

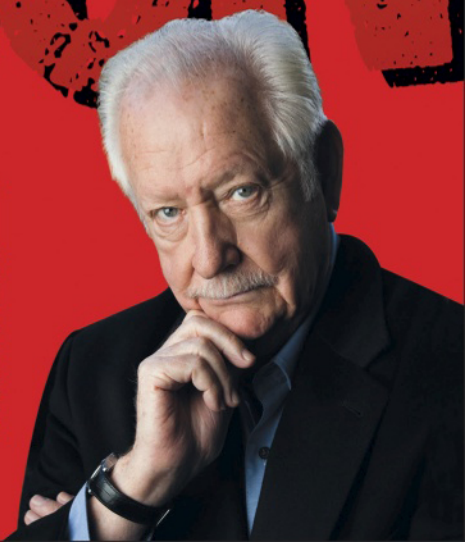
**PIERRE
BELLEMARE**
JEAN-FRANÇOIS NAHMIA

**TIRA-
HISON**

**LE NOUVEAU
BELLEMARE**

HISTOIRES DES PIRES
CÔTÉS DE L'HOMME

Flammarion



PIERRE BELLEMARE JEAN-FRANÇOIS NAHMIAS

TRAHISON



Traîtres, félons, indics, agents doubles voire triples, amants maléfiques, la trahison a pris mille visages au cours de l'histoire.

Ces personnages complexes au destin souvent dramatique nous ont toujours fascinés alors que leurs motivations nous intriguent. Elles sont pourtant simples. C'est l'argent, comme pour Dalila qui causa la perte de Samson ou le commandant Esterhazy, le véritable traître de l'Affaire Dreyfus. Mais aussi l'idéologie, comme pour Pierre Laval, qui souhaitait la victoire du III^e Reich, ou Kim Philby, la plus célèbre taupe soviétique de la guerre froide; l'ambition, comme chez le marquis de Cinq-Mars, prêt à sacrifier à ses rêves de gloire le roi Louis XIII et le cardinal de Richelieu, ses bienfaiteurs.

Sans oublier la jalousie qui incita Linda Tripp à piéger Monica Lewinsky et faillit causer la perte de Bill Clinton ou la passion amoureuse qui amena de nombreux anonymes à commettre le pire, tels Violetta et Marcello, les amants de Bergame, qui tentèrent d'assassiner leurs conjoints d'une bien terrible manière.

À travers trente-six destins étonnants, Pierre Bellemare et Jean-François Nahmias nous entraînent dans un édifiant voyage au cœur des zones les plus obscures de l'âme humaine.

Flammarion

Trahison

DU MÊME AUTEUR

- Histoire secrète des 44 photos qui ont bouleversé le monde*, avec Jérôme Equer, Flammarion, 2014.
- C'était impossible... et pourtant !*, avec Grégory Frank, Flammarion, 2014.
- Les Enquêtes impossibles*, avec Jérôme Equer, Flammarion, 2013.
- Derniers voyages*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2013.
- Incroyable !*, Flammarion, 2012.
- Enquête sur 25 trésors fabuleux*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2012.
- Le Bonheur est pour demain*, avec Jérôme Equer, Flammarion, 2011.
- L'Enfer*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2011.
- Ils ont marché sur la tête : 450 faits divers inouïs, impayables et désopilants*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2010.
- Kidnappings : 25 rendez-vous avec l'angoisse*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2010.
- Sur le fil du rasoir : quand la science traque le crime*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2009.
- La Terrible vérité : 26 grandes énigmes de l'histoire enfin résolues*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2008.
- 26 dossiers qui défient la raison*, avec Gregory Franck, Albin Michel, 2008.
- Mort ou vif : les chasses à l'homme les plus extraordinaires*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2007.
- Complots : quand ils s'entendent pour tuer*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2006.
- Ils ont osé ! : 40 exploits incroyables*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2005.
- Crimes dans la soie : 30 histoires de milliardaires assassins*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2004.
- Destins sur ordonnance : 40 histoires où la médecine va du meilleur au pire*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2003.
- Sans laisser d'adresse*, avec Grégory Frank, Albin Michel, 2002.
- Survivront-ils ? : 45 suspenses où la vie se joue à pile ou face*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2001.

(suite en fin d'ouvrage)

Pierre Bellemare
Jean-François Nahmias

Trahison

Documentation : Anne Deguy

Flammarion

© Flammarion/PB2A, 2015.
ISBN : 978-2-0813-5134-9

Avant-propos

Avoir confiance... être sûr, certain que cet homme ou cette femme sont de confiance. Pouvoir leur confier votre avenir ou votre amour ou votre santé ou votre vie. Quelle merveilleuse qualité notre civilisation nous a donnée.

Pouvoir se reposer sur votre ami, votre frère, votre conjoint pour les choses les plus intimes, les plus secrètes, les plus dangereuses ; être retenu au-dessus du vide par une main qui ne vous lâchera pas, avoir confié son argent à une personne qui le fait prospérer. Remettre son enfant à une femme qui veillera sur sa sécurité.

Cette remarquable qualité n'est heureusement pas rare et notre vie est d'autant plus tranquille que nous sommes bien entourés.

Il y a pourtant un grand danger qui peut venir effacer le bonheur de votre vie. Cet ami, cette femme, ce camarade seront peut-être un jour amenés à vous trahir sans que vous ne vous en rendiez compte. Pire encore, il ou elle pourra volontairement vous tromper pour bénéficier de ce que vous avez construit et rendre lentement votre vie infernale.

Le traître est par sa dissimulation, son mensonge, porteur des pires malheurs qui vont détruire celui qui est sa victime. Le traître se dissimule derrière la confiance pour tromper la personne et rendre invivable son existence. Au bout, il y a

le suicide ou le crime et c'est pourquoi la révélation de la trahison relève bien souvent de la justice. Voici dans les pages qui suivent le pire de l'homme : la trahison.

Pierre BELLEMARE

L'affaire Farewell

5 mars 1981. L'hiver s'attarde à Moscou. Alors qu'en Europe occidentale, le printemps est en avance, ici, il neige et il fait froid. Bien qu'il ait mis le chauffage, Luc Lemoine n'a pas chaud dans sa voiture. Il est garé depuis un bon moment dans cette large avenue qui borde le parc Lénine et celui qu'il attend n'est toujours pas là... Luc Lemoine est ingénieur chez Thomson, la grande firme d'électronique française. À près de quarante ans, il a brillamment conduit sa carrière et il a des responsabilités commerciales importantes en URSS. Pourtant, ce qu'il est en train de faire n'a rien à voir avec sa fonction ni avec ses compétences : il est en mission d'espionnage.

C'est son supérieur hiérarchique, Paul Parent, qui lui a demandé ce service. Bien entendu, il pouvait refuser, mais moralement il s'est senti obligé d'accepter. Et maintenant, le voilà engagé dans une aventure abracadabrante... Paul Parent lui a dit l'identité de l'homme qu'il allait rencontrer, sans lui préciser comment il le connaissait. Il s'agit d'un colonel du KGB, répondant au nom de Vladimir Vetrov. Il allait lui remettre des microfilms et en échange, il a demandé, selon ses propres termes, un « livre de poésie française ».

Un livre de poèmes en échange des secrets du KGB, cela semble une plaisanterie et pourtant, apparemment, ce n'en est pas une. Luc Lemoine s'est demandé comment trouver

une telle chose à Moscou et il s'est souvenu qu'il avait emporté avec lui le *Lagarde et Michard XIX^e siècle*, avec lequel il avait étudié. L'ouvrage est passablement défraîchi et il y a quelques annotations qu'il a faites lui-même en marge...

Luc Lemoine sursaute : perdu qu'il était dans ses pensées, il n'a pas vu l'homme s'approcher de sa voiture. La portière du passager s'ouvre, tandis qu'un courant d'air glacé pénètre dans le véhicule. Un Russe d'une cinquantaine d'années prend place à ses côtés. Il est de corpulence athlétique, avec un visage énergique, aux traits marqués par l'existence. Il enlève sa chapka couverte de neige et lui tend la main.

— Enchanté de faire votre connaissance, Monsieur Lemoine !

Il parle français avec un fort accent slave, mais avec aisance.

— Vous avez ce que j'avais demandé ?

Luc Lemoine lui tend le *Lagarde et Michard*.

— C'est mon ancien livre de classe. Il y a aussi des prosateurs, mais les poètes sont tous là.

Vladimir Vetrov le prend en main, indifférent à son aspect fatigué et le feuillette. Il a un large sourire.

— C'est bien, c'est très bien !... Vous êtes marié, Monsieur Lemoine ?

— Oui. Ma femme m'a accompagné ici.

— Vous habitez Paris ?

— Oui.

— Parlez-moi de Paris...

L'ingénieur dit ce qui lui passe par la tête, faisant naître un air ravi chez son interlocuteur.

— Je suis enchanté, Monsieur Lemoine, positivement enchanté ! Je ne veux plus rencontrer personne d'autre que vous. Vous le direz à Paul, n'est-ce pas ?

Il met sa main à sa poche et en sort un mince rouleau de pellicule.

— Tenez !... Vous avez là l'emplacement de tous les radars américains, les codes pour entrer à la maison blanche, les codes des ambassades américaines pour communiquer entre elles, les déplacements des sous-marins nucléaires fran-

L'affaire Farewell

çais pour les six mois à venir et quinze personnalités de l'Ouest qui travaillent pour nous.

Luc Lemoine écoute, incrédule. Il n'y a rien à dire devant un tel discours. Il a, en revanche, un message à transmettre de la part de son supérieur.

— Avez-vous besoin d'argent ? Si oui, dites-moi combien.

Vladimir Vetrov hausse ses larges épaules avec irritation.

— Quel argent ? Ce que je vous donne n'a pas de prix ! Je fais cela pour que les choses changent.

Il se radoucit.

— Mais je veux bien une cassette du groupe Queen pour mon fils et une cassette de Léo Ferré pour moi. Et aussi, une bouteille de cognac.

Il ouvre la portière et tend de nouveau sa main.

— Nous nous reverrons. J'aurai bientôt des choses plus importantes pour vous.

Vladimir Vetrov, qui vient de se manifester d'une manière aussi étonnante dans la guerre des services secrets qui bat son plein entre l'Est et l'Ouest, est né en 1932, à Moscou. Sa famille est des plus modestes : son père est ouvrier, sa mère, illettrée, fait des ménages. Mais il est intelligent et travailleur : il fait d'excellentes études, entre dans une école d'ingénieur, se spécialise en électronique et obtient un poste dans une usine de machines à calculer.

Entre-temps, il a rencontré Svetlana, une étudiante en histoire, avec laquelle il s'est marié et il a eu un fils. Il mène une vie régulière et équilibrée, il se montre un époux et un père attentionné, il fréquente les salles de sport... Ce parcours exemplaire lui vaut d'être remarqué par les agents recruteurs du KGB. Vladimir est intéressé par leurs propositions et suit la longue formation des agents, il apprend l'anglais, le français et se forme aux différentes techniques d'espionnage.

En 1965, il est prêt et reçoit sa première affectation. Il est envoyé à l'ambassade d'URSS à Paris. Officiellement, il est attaché au développement du commerce soviétique avec

la France. En fait, il fait de l'espionnage industriel et prend contact avec des ingénieurs français, afin d'obtenir, contre rémunération des matériels de haute technologie, interdits à l'exportation.

Il est difficile de dire l'enchantement que représente cette nouvelle existence pour Vladimir et Svetlana. Eux, qui sont issus d'un milieu modeste et qui ont vécu dans un triste appartement des faubourgs de Moscou, découvrent un confort et un niveau de vie qu'ils n'imaginaient pas. Ils sont logés rue de la Faisanderie, dans le XVI^e arrondissement, et ont une belle voiture de fonction. Et puis, il y a la France. Ils sont l'un comme l'autre épris de sa langue et de sa culture, ils vont au cinéma, au théâtre, voir des concerts, ils sont fréquemment invités à de brillantes réceptions. Pour eux, ce sont les « années champagne », comme ils disent ; ils ne les oublieront jamais.

Vladimir Vetrov ne fait pourtant pas un travail ordinaire et, comme tous les employés de l'ambassade soviétique, il est fiché par la DST, le contre-espionnage français. Ses activités ne tardent pas à le faire repérer, mais le service préfère ne pas intervenir et se contente de le surveiller.

Un homme en est particulièrement chargé, Paul Parent, haut cadre chez Thomson et collaborateur occasionnel de la DST. Vladimir et lui se voient souvent et, bien vite, des relations d'amitié s'installent entre eux. Paul Parent garde un œil sur le Russe, mais il est charmé par son esprit et sa chaleur et il l'assure qu'il est prêt à lui rendre n'importe quel service. L'occasion ne va pas tarder à se présenter...

C'est la nuit... Le téléphone sonne dans l'appartement de Paul. Au bout du fil, Vetrov. Il a la voix embrouillée, il bute sur les mots. Il a visiblement beaucoup bu.

— Paul, il m'est arrivé un pépin. Il n'y a que vous qui pouvez me tirer de là !

— De quoi s'agit-il ?

— Ma voiture... J'ai eu un accident. Elle est très abîmée. Si mes chefs l'apprennent, je risque de graves ennuis...

Paul Parent ne manque pas de relations. Il fait remorquer le véhicule dans un garage et, quelques heures plus tard seulement, il est réparé. Vladimir Vetrov a désormais une dette envers lui. Elle va jouer un rôle capital.

Tout a malheureusement une fin. Après un séjour de cinq ans, Vladimir Vetrov doit retourner à Moscou. Il est affecté à un ministère technique, avant d'être envoyé au Canada. Mais le pays ne lui plaît pas et son travail non plus. Il ressent cette nouvelle affectation comme un désaveu. Il travaille mal, il se met à boire... La sanction est inévitable et elle tombe rapidement : au bout de seulement neuf mois, il est renvoyé en Union soviétique.

Il est nommé chef adjoint du département de l'information, responsable de l'espionnage technique à l'étranger. Il s'agit d'une fonction importante, puisqu'il a accès à l'ensemble des sources parvenant des informateurs occidentaux. C'est la preuve que, malgré son incartade canadienne, ses chefs lui gardent leur confiance.

Mais Vladimir ne l'entend pas ainsi. Il considère ce nouveau poste comme une sanction insupportable. Il n'a plus aucune fonction opérationnelle et il ne voit que cela. Il a beau faire partie des responsables du KGB, pour lui, c'est un placard... C'est un curieux personnage, Vladimir ! Paul Parent le trouvait généreux et il l'est certainement, mais il possède la contrepartie de cette qualité : il est emporté, excessif, coléreux et, dans le courant de l'année 1981, pour des raisons somme toute insignifiantes, il décide de franchir le pas, de passer à l'adversaire.

C'est cette psychologie si particulière qui va lui permettre de réussir... Bien entendu, les agents du KGB sont surveillés par leur hiérarchie, même les plus brillants, même les plus sûrs en apparence. Mais cette surveillance repose sur deux critères : la politique et l'argent. Si un membre du service ne

semble pas sûr idéologiquement ou s'il manifeste des goûts de luxe, il ne tardera pas à être repéré et démasqué.

Ce n'est absolument pas le cas de Vetrov. Politiquement, il est du genre indifférent. Ce n'est pas un communiste acharné, mais il s'accommode sans problème du régime et lui a donné, en toute occasion, les preuves de sa fidélité. Quant à l'argent, c'est pour lui, quelque chose de secondaire. Il a des goûts modestes et peu de besoins.

À cela, il faut ajouter une dernière circonstance due à Vetrov lui-même. Lorsqu'il décide de livrer les secrets du KGB, il s'adresse à Paul Parent. D'abord en raison de la dette qu'il se sent envers lui pour l'histoire de la voiture. Mais aussi parce que le haut cadre de Thomson travaille avec la DST. Normalement c'est au SDECE, l'espionnage français, qu'il devrait s'adresser, pas à la DST, la Direction de la surveillance du territoire, qui, comme son nom l'indique, n'a pas vocation à opérer à l'étranger.

Mais Vladimir Vetrov sait – et il est bien placé pour le savoir – que la DST est beaucoup moins surveillée que le SDECE. Il prend donc contact discrètement avec Paul Parent et, comme ce dernier travaille à Paris et non à Moscou, il demande au cadre de la maison en place dans la capitale russe de remplir cette mission. Surpris et peu enthousiaste, Luc Lemoine se sent obligé d'accepter. Voilà comment il s'est retrouvé dans une artère glaciale de Moscou, pour ce rendez-vous, qui semble sortitout droit d'un film d'espionnage.

La scène suivante a lieu à Paris, au mois de mai 1981. Entre-temps, il s'est produit un événement politique important : l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République. L'entrevue se passe dans un café tout ce qu'il y a de plus banal. Elle réunit Luc Lemoine, qui se rend régulièrement dans la capitale au siège social de son entreprise, Paul Parent et un troisième personnage, Marcel Chalet, le directeur de la DST en personne, à qui les documents de

Vetrov ont été transmis... Luc Lemoine s'adresse à lui. Il est certain de ce qu'il va entendre.

— Alors, c'est bien un mythomane, n'est-ce pas ?

Mais le chef du contre-espionnage français secoue la tête négativement. Il s'exprime avec gravité.

— Ce sont les renseignements les plus importants depuis le début de la guerre froide.

Luc Lemoine en reste bouche bée.

— Je ne comprends pas !

— Je suis comme vous, je ne comprends pas. Nous avons d'abord pensé à une intoxication, à de fausses informations, mais non, tout est exact et cela va leur porter un coup terrible. Vous êtes sûr qu'il ne veut pas d'argent ?

— Absolument ! Il s'est presque fâché quand je lui en ai parlé.

— Qu'est-ce qu'il veut alors ?

— La prochaine fois : deux cassettes de variétés et une bouteille de cognac.

— Et contre cela, qu'est-ce qu'il vous a promis ?

— « Des choses plus importantes » : ce sont ses propres termes.

— « Plus importantes » : on se demande ce que cela peut être !... En tout cas, je compte sur vous !

Mais Luc se ferme.

— Justement, j'ai beaucoup réfléchi. J'ai accepté la première fois, mais je ne veux pas continuer, j'ai une famille...

— L'enjeu est trop grave, Monsieur Lemoine, et il ne veut parler qu'à vous.

Paul Parent intervient pour la première fois.

— Je confirme : il a repris contact avec moi, pour me le dire.

Le chef du contre-espionnage français lui pose la main sur l'épaule. Son ton est devenu solennel.

— Je comprends vos réticences et même vos craintes. Mais le hasard a fait de vous le personnage central de cette affaire. C'est la plus importante que j'aie connue, peut-être l'affaire

du siècle. Je vous parle au nom du pays : vous ne pouvez pas refuser !

Luc Lemoine soupire... Effectivement, dans ces conditions, il ne peut pas refuser. Il hoche la tête en silence. Il ira au prochain rendez-vous avec Vetrov.

Marcel Chalet n'exagérerait pas en parlant d'une affaire à l'échelle de tout le pays. Et elle ne va même pas tarder à prendre une ampleur internationale.

Le directeur de la DST est reçu un peu plus tard par le président de la République, qui, après son entrée en fonction, fait le tour des divers services, y compris les services secrets... François Mitterrand s'attend à un rapport de routine, au lieu de cela, c'est une véritable bombe que lui apporte Marcel Chalet. Il n'en revient pas.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas un piège, que les informations sont exactes ?

— Absolument. Nous avons vérifié.

— Comment se fait-il que ce soit vous, et non le SDECE, qui soyez en charge de ce dossier ?

Marcel Chalet l'informe que c'est Vetrov qui l'a voulu et lui explique pourquoi il serait préférable que cela continue ainsi. Ensuite, il ajoute :

— Je me suis permis de donner un nom de code à l'affaire : « Farewell ».

— Pourquoi un nom anglais ? Pourquoi pas un nom français ?

— Parce que, si les Russes l'apprennent, ils penseront que ce sont les Américains qui sont en cause, pas nous.

Les Américains, ils vont entrer en scène rapidement... Ce n'est un secret pour personne qu'ils n'ont pas apprécié l'élection d'un président socialiste en France et, moins encore, l'entrée de ministres communistes au gouvernement. Dans ces conditions, la révélation de l'affaire Farewell va faire l'effet d'un coup de théâtre...

L'affaire Farewell

Au mois de juillet suivant, lors du G7, le sommet qui réunit chaque année les principaux dirigeants occidentaux et qui a lieu cette fois-ci à Montréal, Mitterrand demande un entretien en tête-à-tête avec son homologue Ronald Reagan et lui livre tous les documents.

Le président américain est effaré de l'efficacité des services secrets russes. Ainsi donc, ils ont démasqué toute la couverture aérienne des États-Unis, ils savent comment entrer dans la Maison Blanche et peuvent intercepter toutes les communications entre les ambassades ! Il va falloir prendre des mesures d'urgence et réparer les dégâts qui ont été commis depuis des mois, peut-être des années.

Mais en même temps, Reagan modifie radicalement son opinion sur le président français. L'aide la plus précieuse lui est venue de l'allié qu'il pensait le moins sûr... À la suite de cette entrevue, les rapports franco-américains ne seront plus les mêmes. Vladimir Vetrov vient de modifier de manière fracassante le cours de la politique internationale. Il n'a pas fini de le faire.

Car, à Moscou, le même manège continue. Vetrov continue de rencontrer Luc Lemoine, dans sa voiture ou ailleurs, et il continue de l'alimenter en documents. En échange, il demande du champagne ou du parfum pour sa maîtresse, car, maintenant, il a une maîtresse : Ludmilla, qui travaille au KGB, en qualité d'interprète.

Le Russe prend de moins en moins de précautions. Il agit avec une totale désinvolture et, de manière incroyable, il n'attire pas le moindre soupçon. Il annonce à son service qu'il ramène du travail à la maison et emporte des documents ultra-secrets dans des sacs plastiques. Luc Lemoine les transmet à un agent de la DST, qui les photographie et il les rend la fois suivante.

En même temps, l'humeur de Vladimir change. Il avait toujours été un peu fantasque, il devient sombre, tourmenté. Luc Lemoine, avec qui il a de longues conversations et à qui il fait désormais des confidences, est témoin de cette évolution.

Par moments, il s'en veut de tromper Svetlana, à laquelle il reste attaché. D'autre fois, il doute de la conduite de Ludmilla, qu'il soupçonne d'être volage. Et surtout, pour la première fois, il se pose des questions sur sa conduite.

— Je vis dans le mensonge, je trahis les miens et je ne peux en parler à personne, sauf à vous. Un jour, j'ai peur de craquer...

Il continue néanmoins à alimenter le Français de documents. Luc Lemoine n'est pas à même de juger de leur valeur, mais il peut apprécier leur quantité : il y en a de plus en plus. En échange, Vetrov ne demande toujours que des babioles.

Fin 1981, il annonce un nouvel envoi et il prévient que ce sera le dernier.

— Je vais vous faire passer la Liste X.

Il explique que ce sont les noms de quatre cents agents du KGB, chargés de recueillir des renseignements scientifiques partout dans le monde ; des gens que personne ne soupçonne, parfois haut placés dans le pays où ils sont et qui ont toujours obtenu des résultats remarquables.

Il précise :

— C'est grâce à eux que l'URSS tient le coup. Il faut que vous sachiez que l'espionnage représente 40 % de son budget militaire. Il n'y a presque plus de recherche scientifique. Toute l'innovation est copiée sur les Occidentaux.

Et il conclut :

— Avec ça, ils sont fichus !

La fameuse liste arrive à la toute fin de l'année 1981... La dernière entrevue des deux hommes est pénible. Ils savent l'un et l'autre qu'il n'y en aura pas d'autre. Luc Lemoine en est soulagé, mais pas Vetrov, qui a beaucoup bu. Sa parole est embrouillée, il semble au bord des larmes. Le Français ne peut s'empêcher d'être ému lui aussi, en lui posant la question dont l'ont chargé ses correspondants.

— Voulez-vous passer en France ? Tout est prêt et, une fois là-bas, votre sécurité sera assurée.

L'affaire Farewell

Mais Vladimir secoue la tête.

— Non. La Russie est mon pays. J'ai beau l'avoir trahi, c'est là que je veux vivre.

— Vous êtes en danger ! Un jour ou l'autre, ils vous découvriront.

— C'est là aussi que je veux mourir...

Et il quitte la voiture brusquement, en s'enfuyant presque, sans un mot d'adieu ni un serrement de main.

En tout cas, il n'a pas minimisé l'importance de ce dernier envoi. La « Liste X » porte un coup décisif à l'espionnage russe. À la suite de sa divulgation, le KGB ne fonctionne plus ou presque. D'autre part, les propos de Vladimir, retransmis par Luc Lemoine, parviennent au président français, et, par l'intermédiaire de ce dernier, au président américain.

Du coup Reagan, qui avait été effaré en découvrant l'étendue des informations découvertes par les Russes, comprend qu'ils ont obtenu ce résultat en dépensant des sommes considérables. D'autre part, maintenant qu'elle est quasiment sans service d'espionnage, l'Union soviétique est incapable d'un effort de haute technologie.

C'est dans ces conditions qu'il lance ce qu'on a appelé « la guerre des étoiles ». Il s'agit d'un projet de réseau de satellites ayant pour rôle la détection et la destruction de missiles balistiques adverses. L'URSS s'épuise en vain à suivre et c'est, de l'avis général, une des causes de sa chute.

Pour Vladimir Vetrov, le dernier acte est arrivé. Il est à la fois tragique et imprévu, ce qui est, dans le fond, conforme au personnage, qui, avec le temps, est devenu de plus en plus fantasque et même quelque peu déséquilibré.

Avec sa maîtresse Ludmilla, les rapports sont de plus en plus orageux, les brouilles succèdent aux réconciliations. Et c'est une réconciliation qui a lieu le 22 février 1982, dans la Lada de Vladimir, garée sur un parking de Moscou. Il débouche une bouteille de champagne, une des dernières qu'il

Trahison

lui reste de Luc Lemoine. Ils lèvent leurs verres et ils trinquent...

Que se passe-t-il alors ? Dit-elle quelque chose qui lui déplait ? On ne le saura jamais. Toujours est-il qu'il se jette sur elle et tente de l'étrangler. Un policier, qui passait par là ouvre la portière et tente de s'interposer, Vladimir Vetrov se retourne contre lui. Ludmilla s'en sort indemne, mais le policier est tué.

Passant en jugement peu après, Vladimir Vetrov est condamné à douze ans de prison, une peine relativement indulgente, compte tenu de la gravité des faits. Pendant le procès, il n'est pas fait mention d'espionnage. Son activité reste inconnue des autorités.

Celle-ci finit tout de même par le rattraper. Deux ans après le début de son incarcération, il est enfin identifié comme Farewell. À partir de là, on perd sa trace. Reconnu coupable de haute trahison, il est vraisemblablement exécuté d'une balle dans la nuque à la prison de Lefortovo, à Moscou, au cours de l'année 1985.

Ainsi s'est terminé ce qui a été sans doute la plus importante affaire d'espionnage du XX^e siècle. Selon Marcel Chalet, Vladimir Vetrov a remis exactement 2 997 pages de documents du KGB, la majeure partie frappée du cachet indiquant le niveau de secret maximum. Et tout cela pour rien ou presque : en raison d'obscures rancœurs et en échange de maigres babioles.

L'affaire Farewell, c'est l'histoire d'un homme, qui, pour quelques bouteilles de champagne, quelques flacons de parfum et un *Lagarde et Michard*, a changé le cours de l'histoire.

Le premier traître

Benedict Arnold naît en 1741, à Norwich, dans le Connecticut. Il fait partie des colons aisés, qui mettent en valeur la colonie anglaise d'Amérique. Son père, armateur, mène un commerce actif avec l'Angleterre et le reste de l'Europe. Le jeune Benedict a une enfance heureuse, dans une période d'abondance et de prospérité, mais lorsqu'il prend à son tour la tête de l'entreprise familiale, les circonstances ne sont plus les mêmes.

Les relations se sont tendues entre les colons et les autorités britanniques. Le roi, qui a besoin d'argent dans ses coffres, accable ses sujets d'outre-Atlantique d'impôts et de taxes, qui finissent par leur devenir intolérables. Le mécontentement enfle, se durcit et débouche sur un soulèvement généralisé. C'est la guerre entre la métropole et les Américains insurgés.

Benedict Arnold est un des combattants les plus actifs. En 1775, il s'engage dans les milices du Massachusetts et multiplie les actions d'éclat contre les forts anglais. Mis au courant d'une expédition au Canada, il propose de former une seconde armée, qui suivra le chemin fluvial jusqu'à Québec. Il finance entièrement l'opération, ce qui lui vaut d'être nommé colonel par George Washington et le Congrès américain récemment élu.

Arrivé le premier à Québec, en décembre 1775, il ne peut remporter de succès décisif, les renforts qui lui avaient été

promis n'arrivant pas et l'hiver empêchant la poursuite des actions. Il revient déçu et blessé, de surcroît, à la suite d'un affrontement. Il est alors affecté à des tâches défensives, dont il s'acquitte, d'ailleurs, à la satisfaction de tous. En avril 1777, notamment, il a le commandement des troupes qui protègent Philadelphie. Mais il brûle de reprendre le combat.

George Washington, qui croit en ses qualités, lui confie une armée et l'envoie au nord de New York. C'est ainsi qu'il participe à la bataille de Saratoga, le 17 octobre 1777, sous les ordres du général Horatio Gates. Sa bravoure et son esprit d'initiative permettent aux Insurgés de remporter une éclatante victoire, la première depuis le début de la guerre.

Bien que blessé à la jambe, Benedict Arnold peut espérer faire partie des dirigeants de ceux qu'on commence à appeler les Américains, mais c'est le contraire qui va se produire. Il est appelé à tenir un tout autre rôle, dans l'histoire du jeune pays en train de se constituer : celui du traître.

Tout de suite après la bataille de Saratoga, le général Gates l'accuse d'avoir désobéi à ses ordres. C'est probablement la vérité, mais sans doute son initiative hardie et imprévue est-elle à l'origine du succès. L'affaire n'a pas de suite, George Washington le soutenant encore une fois, mais elle l'affecte douloureusement.

Les problèmes physiques s'ajoutent à ses tourments moraux, car l'état de sa jambe s'aggrave et il est question de l'amputer. C'est à ce moment que le Congrès s'y met à son tour ! Il refuse de rembourser les sommes qu'il avait engagées sur sa cassette personnelle pour l'expédition au Canada. Arnold est obligé de batailler, de faire jouer les relations qu'il possède, pour, malgré tout, n'arriver à rien.

S'il a des amis, sur lesquels il peut compter, il a aussi des ennemis et ils sont nombreux. L'un d'eux le dénonce pour corruption, devant le Congrès. La tentative ne donne rien, mais, peu après, il passe devant une cour martiale, sur le curieux chef d'accusation de « malfaisance ». S'il est acquitté, il est encore une fois durement touché au plan moral. Il écrit

à George Washington : « Devenu infirme en servant mon pays, je ne m'attendais pas à subir des réactions aussi ingrates. »

Une dernière circonstance l'affecte enfin : en 1778, les Insurgés deviennent les alliés des Français, qu'il exècre. Il s'agit d'un souvenir d'adolescence, remontant à la guerre entre les Français et les Anglais, qui se disputaient le Canada. En 1756, âgé de quinze ans, il s'engage dans une milice anglaise du Connecticut, mais sa formation est défaite par les troupes du roi de France. Celles-ci laissent leurs alliés indiens massacrer deux cents prisonniers anglais, sous les yeux du jeune Benedict Arnold...

Cette même année 1778, George Washington décide d'édifier, sur les collines dominant l'Hudson, au nord de l'État de New York, un fort destiné à barrer le chemin à l'ennemi britannique. L'endroit, au lieu-dit West Point, est éminemment stratégique. Les treize colonies insurgées seraient coupées en deux si le fort tombait aux mains des Anglais. Et, preuve de la confiance qu'il n'a jamais cessé de manifester à Arnold, Washington le nomme commandant du fort de West Point.

En 1780, Benedict Arnold se marie. L'élue de son cœur se nomme Peggy Shippen. Elle est charmante, blonde, avec un regard mutin et un petit nez retroussé. Elle est aussi beaucoup plus jeune que lui : elle vient d'avoir vingt ans, il en a presque quarante.

Il n'y a pas que l'âge qui les différencie, ils ne partagent pas les mêmes sentiments sur la situation politique. Le père de Peggy est loyaliste. Ce riche avocat, qui a des bureaux aussi bien à Boston qu'à Londres, est farouchement opposé à l'indépendance et sa fille partage plus ou moins son point de vue.

Lorsqu'elle s'installe à West Point, avec son mari, Peggy fait la moue devant cet endroit à l'écart de tout. Elle n'a aucune envie de vivre une existence de sauvage, même le temps de la guerre. De plus, elle n'a aucune sympathie pour

ces Américains mal dégrossis, alors qu'en face, ce sont des gens civilisés, chez qui ils pourraient avoir une existence digne de ce nom... Dès lors, sa décision est prise, elle entreprend de faire le siège de Benedict. Un soir, au dîner, elle jette un regard méprisant sur la salle à manger du fort.

— Quel endroit sinistre ! On vous a bien mal récompensé de vos exploits !

— Il est vrai qu'on a été ingrat avec moi. Je l'ai dit à George Washington...

— Et qu'est-ce qu'il a fait pour vous ?

— Il m'a nommé ici. C'est un poste de confiance.

— Est-ce qu'il vous a nommé général ?

— Non.

— D'autres l'ont été, qui le méritaient moins que vous. Benedict Arnold soupire sans répondre...

— Et l'argent que vous avez dépensé pour l'expédition au Canada et qu'on ne vous a pas remboursé. Vous trouvez cela juste ?

— Non, mais que faire ?

Ce qu'il faut faire, Peggy Benedict Arnold ne le dit pas encore à son mari, de crainte que l'idée de trahison le fasse reculer. Elle attend une occasion favorable. Et elle croit la trouver dans la victoire du général anglais Clinton, qui s'empare de Charleston, aux mains des insurgés, faisant cinq mille prisonniers dans leurs rangs.

— Après ce qui s'est passé à Charleston, les Anglais vont l'emporter.

— C'est à craindre...

— Pourquoi ne pas en profiter, au contraire ?

— Je ne vous suis pas.

— Passez de leur côté. Eux, ils vous rendront l'argent du Canada et ils vous accorderont le grade de général, vous pouvez en être sûr !

— Pourquoi feraient-ils cela ? Je les ai combattus sans relâche.

— Parce que vous leur apporterez quelque chose qui est sans prix pour eux : les plans du fort de West Point !...

Peu après, le général Rochambeau débarque à Newport, dans l'État de Rhode Island, à la tête de douze bataillons d'infanterie. La France s'engage résolument dans le confit et la victoire anglaise n'est plus du tout certaine, mais Arnold a franchi moralement le pas. Il ne reste plus à Peggy qu'à s'occuper des aspects concrets.

— Connaissez-vous quelqu'un chez les Anglais ?

— Non. Il y a longtemps que j'ai rompu avec eux.

— Moi, je connais quelqu'un, un ami de mon père, John André.

Peggy Arnold omet de dire qu'il s'agit surtout d'un ami à elle. C'est un de ses anciens amoureux, avec lequel elle a gardé des rapports amicaux, mais Benedict ne se montre pas curieux. Il lui écrit à l'adresse qu'elle lui donne et une correspondance s'engage entre les deux hommes. Un rendez-vous est fixé dans une cabane à égale distance du fort et du *Vulture*, un navire de guerre anglais ancré sur l'Hudson.

Benedict Arnold s'y rend sous prétexte d'une opération de reconnaissance. Il y rencontre un beau garçon d'une trentaine d'années, doué d'une incontestable distinction. D'origine suisse, André possède le grade de major, c'est-à-dire commandant, dans l'armée anglaise, mais par discrétion, il est habillé en civil.

Après les politesses d'usage, les deux hommes entrent dans le vif du sujet.

— Quelles sont vos exigences ?

— Soixante mille livres et le grade de général. En échange, je vous donne les plans de West Point.

— Pour le grade de général, cela ne pose pas de problème. Mais je ne peux pas vous donner les soixante mille tout de suite. Disons vingt mille et le reste quand nous prendrons le fort.

— Cela ira...

— Vous avez les plans sur vous ?

— Je les avais apportés en cas d'accord.

Benedict Arnold les sort de sa veste. John André les examine, les plie soigneusement et les dissimule dans une de ses bottes. Puis il remet vingt mille livres en pièces d'or à son interlocuteur. Après quoi, ils se séparent.

Si tout se passe bien pour Benedict Arnold, qui regagne West Point sans encombre, il n'en est pas de même pour André. Il retourne vers le *Vulture*, mais à l'endroit où il était amarré, il n'y a plus rien. Le navire de guerre, pris à partie par une batterie américaine, a choisi de se réfugier plus loin. Il pourrait attendre sur place, mais il préfère se rendre à New York à pied.

Mal lui en prend : il tombe en chemin sur trois miliciens indépendantistes, qui le fouillent et découvrent sur lui les documents compromettants. Il sera, par la suite, jugé pour espionnage et pendu. Quant à Benedict Arnold, il a la chance d'apprendre sa capture avant les autres militaires du fort. Il s'enfuit en toute hâte et réussit à monter sur le *Vulture*. Sa trahison a échoué, mais il est sain et sauf.

George Washington, pourtant trompé personnellement dans cette histoire, prendra la chose avec philosophie. Dans une lettre au général Rochambeau, il en tire cette leçon désabusée : « L'événement m'occasionne beaucoup de regrets et de mortification. Mais il y a des traîtres dans tous les pays et, dans une révolution de cette nature, il peut paraître étonnant qu'il n'y en ait eu qu'un. » Benjamin Franklin, autre dirigeant américain, se montrera moins modéré : « Judas avait vendu un homme, Arnold en a vendu trois millions ! »

Toujours est-il que l'intéressé ne manifeste pas de remords, se mettant sans état d'âme au service de ses nouveaux maîtres. À la tête de seize cents soldats anglais, il s'empare de la ville de Richmond. Mais s'ils lui confient des commandements, les Britanniques ne tiennent pas leur parole et se refusent à lui accorder le grade de général qu'il espérait. Quant à ses anciens compatriotes, il n'a pas d'illusion à se faire à leur

Le premier traître

sujet. Un prisonnier le renseigne sur le sort qui l'attend s'il se fait prendre.

— On coupera votre jambe, on l'enterrera avec les honneurs militaires et on pendra le reste !

Après la défaite de Yorktown, les Anglais se retirent de leur ancienne colonie et le rapatrient avec eux. Arnold reprend ses activités de commerce maritime, de l'autre côté de l'Atlantique. En 1792, se trouvant à la Martinique, il est fait prisonnier par les Français, qui l'accusent d'espionnage pour les Anglais et il manque d'être pendu. Il meurt, pauvre, malade et oublié de tous, à Londres, en 1801.

Mais s'il a été oublié des Anglais, il ne l'a pas été des Américains. Benedict Arnold a été le premier traître des États-Unis et il l'est resté à jamais. Le temps a passé, mais son nom est, là-bas, toujours synonyme de trahison. En 1861, lorsque les Sudistes ont fait sécession, ils ont été qualifiés d'Arnold par les Nordistes. Même de nos jours, plus de deux siècles plus tard, tout Américain sait qui il est et maudit sa mémoire. Et cet acharnement est sans doute moins injuste qu'il y paraît. Car, de toutes les conduites humaines, la trahison est celle qu'on a toujours jugée comme la plus odieuse et la moins digne de pardon.

Mariage en traître

Une chambre de clinique aux murs bleu pâle. Les stores vénitiens à moitié fermés laissent passer quelques rayons d'un beau soleil de printemps. Une femme blonde de quarante-cinq ans environ semble sur le point de se réveiller. De part et d'autre de son lit, deux corbeilles de fleurs où dominent les orchidées.

Une infirmière entre dans la chambre.

— Vous avez bien dormi, Madame ?

La malade ouvre un œil, puis les deux. Elle s'étire et se hisse sur son oreiller. C'est une jolie femme, malgré la pâleur de son teint.

— Il y a longtemps que je dors ?

— Une semaine.

La femme a un sursaut d'inquiétude :

— Une cure de sommeil ? Mais pourquoi ? Où suis-je ?

L'infirmière s'installe au chevet du lit.

— À la maison de repos Les Glycines. Vous avez fait une dépression nerveuse. Vous étiez dans un triste état lorsqu'on vous a amenée ici. Vous aviez tenté de vous suicider.

Dans l'esprit de la malade, les souvenirs reviennent rapidement. Elle s'appelle Dominique Comte. Elle est propriétaire d'une grande pharmacie à Orléans. Et puis il y a Laurent, Laurent Girault... Il l'a tant fait souffrir ! C'est sans doute à cause de lui qu'elle a fait cette dépression.

Mais elle ne se souvient absolument pas d'une tentative de suicide.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Deux mois. Vous êtes entrée le 15 février et nous sommes le 17 avril.

Le regard de Dominique Comte tombe sur sa main gauche. Elle pousse un cri.

— Mais c'est une alliance !

L'infirmière a un petit rire.

— Cela n'a rien d'étonnant, Madame...

D'un geste rapide, Dominique Comte enlève le bijou. Elle regarde la face intérieure de l'anneau et lit sans en croire ses yeux : « Dominique & Laurent 14-02-55 ». Elle balbutie :

— 14 février : c'est la veille de mon hospitalisation. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible !

L'infirmière s'approche d'elle.

— Ne vous agitez pas, sans quoi je vais être obligée de vous faire une piqûre.

Mais Dominique Comte ne se calme pas, bien au contraire.

— Mariée avec Laurent ! Mais c'est faux ! Je n'ai jamais voulu l'épouser. C'est une erreur.

L'infirmière fait sans hésiter une piqûre à la malade.

— Voilà... Comme cela, vous allez vous détendre. Il ne faut pas dire des choses pareilles, Madame. Votre mari est si gentil. C'est lui qui vous a apporté toutes ces belles corbeilles de fleurs.

Dominique Comte sent le sédatif faire rapidement son effet. Avant de sombrer dans l'inconscience, elle murmure une dernière fois :

— Je ne suis pas mariée !

20 avril 1955. Dominique Comte achève sa valise dans sa chambre de la maison de repos Les Glycines. C'est aujourd'hui qu'elle s'en va. La veille, lors de la visite, le médecin-chef l'a trouvée complètement guérie. Dominique s'est bien gardée

de lui parler de cette histoire d'alliance et de mariage, mais elle est décidée à tirer la chose au clair avec Laurent, qui doit venir la chercher tout à l'heure.

Habillée avec goût, Dominique Comte n'est plus la malade au teint pâle d'il y a trois jours à peine. Elle s'est maquillée avec soin. C'est maintenant une femme pleine de charme.

À quarante-cinq ans, Dominique Comte a tout pour être heureuse. Outre sa beauté, elle est riche, très riche. De ses parents, morts quand elle était adolescente, elle a hérité cette pharmacie, une des plus importantes d'Orléans. Dominique a beaucoup de bon sens et l'esprit de décision. Elle a su développer son commerce, faire des placements avantageux. En un mot, elle a réussi.

Mais si elle est remarquablement douée sur le plan professionnel, elle a toujours été une instable sur le plan sentimental. Cela fait quatre ans qu'elle vit avec Laurent Girault, de vingt ans son cadet. Laurent est artiste peintre ou du moins se prétend tel, car il ne peint jamais. Dominique sait bien que Laurent vit à ses crochets et que tout ce qui l'intéresse, c'est son argent. Elle se l'est dit cent fois. Mais Laurent est sa faiblesse. Seulement, l'épouser, jamais !

Dominique Comte fait la grimace... Qu'a-t-elle fait dans les jours qui ont précédé son internement ? Pas plus que de ce mariage gravé sur l'alliance, elle n'a de souvenir d'une tentative de suicide. Elle sait simplement que, les derniers temps, elle ressentait un grand vide et qu'elle multipliait les tranquillisants et les somnifères, qu'elle prenait à la pharmacie.

Dehors, une luxueuse voiture s'arrête devant le perron, en crissant sur le gravier. Madame Comte se penche à la fenêtre. Laurent n'a pas changé : il est toujours ce grand garçon brun et souriant, il est vêtu d'un costume de sport d'un goût raffiné, on dirait une photo de mode.

Après les retrouvailles, au cours desquelles Laurent se montre particulièrement empressé, Dominique se retrouve à ses côtés dans la voiture. Elle se décide à aborder sans attendre le sujet qui la préoccupe. Elle désigne son annulaire gauche.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Laurent Girault ne répond pas directement.

— Tu es heureuse, ma chérie ?

Dominique Comte s'impatiente.

— Mais enfin, quelle idée d'avoir fait faire cette alliance pendant que j'étais à la clinique et de me l'avoir mise au doigt ? C'était par souci de respectabilité vis-à-vis du personnel ?

Le jeune homme sourit de toutes ses dents éclatantes.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Nous sommes réellement mariés !

Il prend tout à coup une expression attristée.

— Tu ne te souviens pas ?

— Arrête ce jeu stupide !

Laurent parle toujours avec la même douceur.

— Chérie, c'est toi-même qui me l'avais demandé...

Dominique a l'impression de vivre un mauvais rêve.

— Tout cela n'a pas de sens. Pour se marier, il faut publier les bans, il faut des témoins, aller à la mairie.

— Mais j'ai publié les bans dès que tu me l'as dit. Nous avons comme témoins la bonne et le jardinier. Quant à la mairie, nous n'y sommes pas allés. Vu ton état, le maire du village s'est déplacé : le mariage a eu lieu chez nous.

— C'est une plaisanterie ! Tu dis cela pour me faire marcher.

Laurent ne sourit plus. Il répond sérieusement et même un peu sèchement :

— Je te montrerai notre livret de famille en arrivant à la maison.

Dominique est devenue livide.

— Et sous quel régime sommes-nous mariés ?

— Sous le régime de la communauté, ma chérie. Tu as signé toi-même les papiers...

Cette fois Dominique Comte – ou plutôt Dominique Girault – a compris qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve mais d'une incroyable réalité.

Elle regarde Laurent comme elle ne l'avait jamais regardé jusqu'à présent, avec stupeur, avec dégoût... Il sourit de nouveau à présent, sûr de lui, dans son costume dernière mode qu'il s'est offert avec son argent, comme la voiture, comme tout le reste. Elle explose :

— Salaud ! Ignoble salaud ! Pourquoi ne m'as-tu pas simplement fait signer une procuration pour la banque ? Tu aurais raflé tout ce qu'il y a sur le compte ! Cela aurait été plus vite !

Laurent Girault a l'air franchement peiné.

— Tu n'es pas tout à fait remise, ma chérie. Tu verras, je vais te soigner...

La voiture pénètre dans une vaste propriété d'un village des environs d'Orléans, Dominique Comte prend sa valise sur le siège arrière et se rue dans la maison. Elle appelle Luisa, la domestique, et court s'enfermer dans sa chambre. Quelques instants plus tard, on frappe à sa porte. Luisa, brunnette d'une vingtaine d'années, lui sourit gentiment.

— Comme je suis heureuse de vous voir, Madame !

Dominique lui coupe la parole :

— Luisa, est-ce que je suis mariée avec Monsieur Laurent ?

— Mais bien sûr, Madame.

— Vous étiez là ?

— Mais bien sûr.

— Et j'ai dit « oui » !

— Vous avez dit « oui » !

— J'avais l'air... bien ?

— Ça, je ne peux pas dire, Madame. D'ailleurs, c'est le lendemain matin que je vous ai trouvée dans votre chambre après que vous avez essayé de...

Dominique Comte fait signe à la domestique de se retirer... Maintenant, les souvenirs lui reviennent tout à fait. Oui, elle a bien tenté de se suicider en absorbant un tube entier de médicaments. La trahison de Laurent ! C'était cela la cause de sa dépression et de sa tentative. Elle avait découvert qu'il avait pour maîtresse la jeune laborantine de la pharmacie. Et le mariage, il lui revient aussi. Il figurait bien dans sa mémoire,

mais comme quelque chose de flou, de crépusculaire, comme les rêves qu'on a oubliés.

Dominique se dirige vers sa table de nuit pour y prendre un tranquilisant, mais elle s'arrête au milieu de son geste... Une idée affreuse vient de la traverser. Tout à l'heure, elle a dit à Laurent qu'il aurait été plus simple de profiter de sa confusion mentale pour lui faire signer une procuration à la banque. Laurent y avait sans doute pensé. Mais ce n'était pas quelques millions pris sur son compte qu'il voulait, c'était toute sa fortune. Elle n'a pas d'enfant. Maintenant, il est son seul héritier. Avec tous les somnifères qu'elle prend chaque soir, elle ne sait pas ce qui peut se passer pendant son sommeil. Quoi de plus facile que de lui en faire absorber quelques-uns de plus ? Elle sort de clinique psychiatrique, après une tentative de suicide. Il n'y aura même pas d'enquête. Dominique Comte sent un affreux engourdissement l'envahir. Elle est prise au piège !

Quelques heures plus tard, Dominique Comte se trouve en face du commissaire Chenaud, d'Orléans. Elle a dit à Laurent qu'elle allait faire des courses en ville et il a semblé ne se douter de rien.

Le commissaire Chenaud l'a reçue sans attendre. Dominique le connaît bien. Sa pharmacie est dans son secteur et elle a déjà eu affaire à lui pour deux vols dont elle a été victime. Le commissaire se tient derrière son bureau, les mains croisées, l'air attentif... Va-t-il la croire ? Tout le problème est là. Peut-on croire quelqu'un qui sort d'asile et qui vous raconte une histoire aussi invraisemblable ?

— Alors, chère Madame, il y a un problème ?

Dominique Comte se jette à l'eau. Sans reprendre son souffle, elle raconte tout ce qui s'est passé et elle fait part des terribles soupçons qu'elle a conçus contre Laurent Girault.

Quand elle a terminé, le commissaire Chenaud reste quelques instants silencieux et prononce :

— Je crois que je vais vous faire interner...

Dominique est secouée par un sanglot de désespoir.

— Je vous en supplie, Monsieur le Commissaire ! Vous devez me croire. Je suis guérie, je vous assure !

— Mais je vous crois, Madame, et c'est justement pour cela que je veux vous faire interner. Je pense qu'effectivement vos jours sont en danger. À la clinique, vous ne courrez plus aucun risque.

Dominique Comte, qui passe par tous les stades de l'émotion, en rit de joie.

— Merci, Commissaire, merci ! Vous me sauvez la vie !

— Je suis là pour cela... Vous m'avez dit que votre mari – puisque c'est bien votre mari, hélas – avait une maîtresse. Pouvez-vous me donner son nom ?

— Bien sûr : Silvani... Sylvie Silvani.

— Pour l'instant, cela me suffira. Je signe une demande d'internement. Une ambulance va venir vous chercher. Vous n'aurez pas besoin de rentrer chez vous.

Quelques minutes plus tard, le commissaire Chenaud se trouve devant Sylvie Silvani. La pharmacie de Madame Comte où la jeune fille travaille comme laborantine n'est, en effet, qu'à une centaine de mètres du commissariat. Sylvie Silvani a l'air inquiet et troublé. Le commissaire décide de profiter de son avantage en attaquant sèchement.

— Je sais tout, Mademoiselle, et je crois que j'arrive à temps.

— Tout quoi ?

— Le meurtre que voulait commettre Laurent Girault, votre amant, sur la personne de celle qui est maintenant sa femme.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Le commissaire Chenaud regarde la jeune fille bien dans les yeux.

— C'était très bien combiné, presque le crime parfait. Seulement, Madame Comte a eu des soupçons et elle m'en

Trahison

a fait part. Maintenant, s'il lui arrive malheur, il y aura une enquête. Lui, il sera accusé de meurtre et vous de complicité.

Sylvie ouvre la bouche, mais reste muette.

— Dites-moi ce que vous savez, Mademoiselle. Une intention de meurtre n'est pas un délit. Vous ne serez pas poursuivie et je pense que lui non plus.

La laborantine baisse la tête.

— Oui, c'est vrai. Tout est vrai. Il devait m'épouser une fois veuf. Je regrette...

Lors du procès, qui a eu lieu six mois plus tard, Dominique Comte a obtenu l'annulation de son mariage, qui a été reconnu prononcé contre son gré. Ainsi que le commissaire Chenaud l'avait dit, Laurent Girault n'a pas été poursuivi, puisqu'il n'avait, aux yeux de la loi, commis aucun délit.

Sa seule punition a été de se retrouver à la rue sans un sou et c'était sans doute cela qui pouvait lui être le plus pénible. Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait exact, Laurent n'est pas parti les mains vides, Dominique lui a fait un cadeau de rupture : son alliance.

Le traître au visage d'ange

Nous sommes au mois de mars 1636. Un jeune homme vient de faire son entrée au château de Saint-Germain où se trouve en ce moment la cour de France. Il a seize ans et un visage d'ange... Henri Coiffier de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, est le fils d'Antoine Coiffier de Ruzé, ancien surintendant des Finances et maréchal de France, mort aux armées. Ce dernier était un ami très proche de Richelieu, qui a promis de s'occuper de la carrière de son fils dès qu'il serait en âge.

Le marquis de Cinq-Mars est introduit dans le cabinet de travail du cardinal. Il ne peut s'empêcher d'être impressionné par celui qu'il a en face de lui : cette haute silhouette tout de rouge vêtue, ce profil d'aigle, cette barbiche et cette moustache poivre et sel, il les connaissait par ouï-dire, maintenant il est en présence de celui qui dirige les destinées de la France. Le jeune homme balbutie :

— Monsieur le Cardinal, je vous suis infiniment reconnaissant...

De son côté l'homme en rouge, tout en coupant court à ses remerciements et en le priant de prendre place, l'étudie attentivement. Il a rarement vu quelqu'un d'aussi bien fait de sa personne. Le jeune marquis est beau comme un cœur : un visage gracieux mais pas efféminé, de longs cheveux châtain clair bouclés, un sourire charmant.

Le cardinal de Richelieu réfléchit... Depuis son entrée au conseil royal, en 1624, il a progressivement gagné la confiance du souverain et c'est lui qui conduit réellement l'État. Sa politique vise à accroître le pouvoir royal face à la noblesse et à s'opposer aux ambitions de l'Espagne, ce qui lui attire l'hostilité des privilégiés, qui ne supportent pas d'être rabaissés, et du parti catholique, qui lui reproche de s'allier à des princes protestants contre les Espagnols.

Cette hostilité, jointe à celle de la reine Anne d'Autriche, qui ne l'aime pas, fait du cardinal un colosse aux pieds d'argile. Il mène la France avec énergie, mais sa puissance ne tient qu'à la faveur du roi. Or, Louis XIII est ombrageux et versatile, il écoute volontiers les uns et les autres et, s'il lui retire sa confiance, il n'est plus rien.

Justement, depuis quelque temps, la confidente de Louis XIII est une certaine Mlle de Hautefort, demoiselle d'honneur de la reine, qui déteste le cardinal et qui fait tout pour le discréditer. C'est pourquoi, en découvrant le jeune fils de son ami disparu, Richelieu vient d'avoir une idée : il va le faire entrer dans l'entourage du roi, en espérant qu'il supplantera Mlle de Hautefort.

S'il n'est âgé que de trente-cinq ans, Louis XIII a prématurément vieilli et, avec le temps, ses goûts ont changé : il a un penchant de plus en plus prononcé pour les hommes. Il n'est pas véritablement homosexuel, comme l'avait été son aïeul Henri III, avec ses mignons, tout reste au plan des sentiments, mais ceux-ci peuvent être très vifs. Alors pourquoi ne pas essayer avec cet adolescent que le hasard lui envoie?... Le cardinal sourit au marquis de Cinq-Mars. C'est décidé, il va faire entrer le jeune homme dans l'intimité du roi !

Le résultat va dépasser tout ce qu'il imaginait.

Dès leur première rencontre, Louis XIII s'enflamme pour le jeune homme. Au bout de quelques semaines, il le fait capitaine de ses gardes. Il le veut toujours auprès de lui, il l'emmène dans ses distractions, à la chasse, pour s'occuper

de ses oiseaux, sa passion depuis toujours. Tant et si bien que, deux ans plus tard, le marquis de Cinq-Mars est nommé Grand maître de la garde-robe.

C'est là que la cour peut voir l'ascendant qu'il a pris sur le souverain. Depuis quelque temps déjà, Louis XIII versait dans l'austérité et la piété, il ne portait, en particulier, que des tenues sombres. Mais voilà que son maître de la garde-robe décide de changer tout cela.

— Allons, Sire, vous êtes jeune et bien fait, il faut vous mettre en valeur !

Et le roi se laisse convaincre par celui qu'il n'appelle plus que « Mon cher ami ». On le voit apparaître en jaune, en vert, en rouge, avec une flopée de dentelles et de rubans... Quelqu'un d'autre ne tarde pas à éprouver le pouvoir du nouveau favori. Un beau jour, Cinq-Mars dit au souverain :

— Mlle de Hautefort m'a encore mal parlé. Je ne veux plus la voir. C'est elle ou moi !

Elle est disgraciée le jour même et priée de se retirer dans un couvent. Richelieu triomphe : son plan a réussi ! Son protégé a supplanté son ennemie auprès du roi.

Seulement, à partir de ce moment, rien ne se passe comme prévu. Cinq-Mars ne songe nullement à ce qu'il doit au cardinal et à parler en sa faveur au souverain. Il ne pense qu'à lui-même. Il en veut toujours plus. Son appétit n'a d'égale que sa jeunesse. Il demande à être nommé Grand écuyer et il obtient satisfaction. La charge de Grand écuyer ne confère aucun pouvoir particulier, elle est purement honorifique, mais elle est une des plus prestigieuses qui soit. Tout le monde appelle son possesseur « Monsieur le Grand », y compris le roi. Voici donc le marquis de Cinq-Mars devenu « Monsieur le Grand ». Il a dix-neuf ans !

À la cour, il n'est plus question que des relations tumultueuses entre le souverain et Monsieur le Grand. Ce ne sont que brouilles retentissantes, suivies de réconciliations tout aussi bruyantes. Cinq-Mars est grisé par la faveur du roi, mais, en même temps, elle l'étouffe. Car, lui, il aime les

femmes et avec toute l'ardeur de sa jeunesse ! Il ne supporte pas Saint-Germain où le roi se tient le plus souvent et il s'enfuit à Paris la nuit, pour rejoindre ses maîtresses. Celle qui a sa préférence est Marion Delorme, une ravissante courtisane, qui reçoit ses galants dans son hôtel du Marais.

Bien entendu, le roi le fait suivre par ses espions, dont les comptes rendus déchaînent sa jalousie. Bien souvent, cela donne lieu à des scènes de ce genre :

— C'est maintenant seulement que vous arrivez, Monsieur le Grand ? Mon lever est passé depuis une heure !

— Mon valet ne m'a point éveillé, Sire.

— Avec ce visage chiffonné, ce teint pâle, à qui ferez-vous croire que vous avez passé la nuit seul ? Vous êtes encore allé dans le Marais, Monsieur le Grand, vous êtes allé voir cette courtisane !

— Je vous assure...

— Toute la nuit dans les bras d'une femme, alors que je vous ai donné mon amitié !

— Et quand cela serait ?

— Ah, tu avoues !... Alors, retourne dans ton Marais.

— J'y vais de ce pas ! Adieu, Sire !

Le Grand écuyer quitte la pièce et revient peu après, en implorant le pardon du roi, qui ne peut le refuser et qui ouvre les bras à son « cher ami »...

Mais Cinq-Mars ne se partage pas seulement entre les tête-à-tête avec le souverain et le lit de Marion Delorme, il a entrepris une cour assidue auprès de la princesse Marie de Gonzague. La jeune femme a dix ans de plus que lui et elle ne tarde pas à perdre la tête pour le favori au visage d'ange. Il la presse de l'épouser. S'il ne tenait qu'à elle, elle dirait « oui » tout de suite, seulement, elle n'a pas le droit de commettre une telle mésalliance. Car Cinq-Mars a beau être marquis, ce n'est rien du tout comparé à un rang princier.

— Mon mari doit être au moins duc et pair. C'est ce qu'exige ma famille.



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELKN000540.N001

Dépôt légal : mai 2015